

Le roi Reflet



Stéphane Zagdanski

« Son épiderme ravagé par un gigantesque éclat de rire embrasé a été pommadé, embaumé, cicatrisé par son vedettariat ridicule. Il s'est offert à tous les regards, il a pavané son abjecte silhouette douloureuse sur tous les écrans, et sa vanité stupide a pansé ses plaies, donnant à son visage dévasté un rictus jovial, un sourire mélancolique et suppliant mêlé à un air de consolation presque heureuse dans son impertinence, comme celui de la raie de Chardin dont émane une cruauté flasque reflétée dans le silence hurlant de sa propre atrocité figée, fraîche, lardée, dégoulinante et spectrale. »

Miroir amer

« J'ai beaucoup aimé ce que vous avez dit, l'autre soir, à la télévision. »

C'était à la terrasse d'un café, un automne, à Paris, il y a dix ans. Assise à une table à côté de la mienne, une inconnue, seule aussi, avait penché doucement sa tête vers moi pour me faire cet aveu. *Les intérêts du temps* venait de paraître. Consacré à quoi ? À la solitude bienheureuse, à l'invisibilité délicieuse de qui pense en permanence. Je m'aperçois d'ailleurs à la réflexion que le mot « invisibilité » s'y retrouve sans cesse, visible ou non. J'y cite ainsi, entre autres vérités millénaires, ce vers d'Euripide : « Tout ce qui vient des dieux progresse dans la nuit. »

Fus-je flatté ? Soyons honnête : mon amour-propre parvint à prendre ma lucidité en défaut durant trois secondes. Une fois cette titillation basement vaniteuse passée, la satisfaction fit place à un léger et singulier déplaisir. Bon, la femme était brune, cordiale, mon hétérosexualité spirituelle avait saisi machinalement les rênes de la conversation... pourtant quelque chose d'essentiel venait de s'évanouir. Quoi exactement ? Appelons-ça le coefficient de souterraineté de mon observatoire, pour paraphraser le mot déjà rapporté de Van Veen dans *Ada ou l'ardeur*.

J'étais donc désormais – en tout cas *en apparence* – repérable. Et cela n'allait faire que croître, d'année en année, au gré des photos dans les journaux et les magazines, et bien entendu des passages à la télévision.

Quelque chose, quelque part, s'acharne à briser les rouages cristallins de ta consubstantielle invisibilité.

Il y en a beaucoup que cela fait jouir, cette notoriété dérisoire, infime au fond et cantonnée à un minuscule Milieu moisi.

Moi pas.

Je n'ai jamais cherché les regards humides des attachées de presse, l'envie des jeunes déjà ratatinés, la haine des futurs ex-ratés, l'absurde clapotement d'incompétence des caïmans du bayou journalistique, l'à-côté-de-la-plaque universel des boursicoteurs de l'encrier, la brutalité caractérielle des carriéristes avariés, la rutilante vulgarité des ignares en mal de maître, le manque de swing spontané de la brute humaine à tous les étages de la ziggourat éditorialo-médiatique. Cette immense chape de cons minables ne demande qu'à vous contaminer la spiritualité de leurs bafouillis anesthésiants. Tout cela est si grotesque et vil, comment ne pas désirer très vite retourner à la vraie vie des livres : ce que je lis, ce que j'écris.

Les femmes ? Les plus jolies feignent de ne pas vous reconnaître en soirée mais leurs pupilles, leurs lèvres, leurs seins, leur vulve presque se dilatent à votre approche pour peu qu'on daigne leur accorder sourire et attention... Oh oh oh ! J'en vois déjà qui frétilent en s'imaginant que c'est eux – enfin, moi – qui les aimante... Grave erreur narcissique ! Le charme ne fait rien à l'affaire : j'ai vu les plus sexy succubes s'humecter les babines en frôlant les pire débris. J'ai surpris une fois le sosie d'Ophélie Winter manquer avoir un orgasme rien qu'à se serrer, le temps d'une photo, contre l'épaule d'Australopithec ! Ce qui enclenche ce vrombissement de ventouses ? L'idée qu'elles se font *d'elles-mêmes* vues à votre bras. Elles vous essayent en imagination sur elles comme une robe. Elles jaugent, au fond, la possibilité de votre invagination. Vous n'êtes qu'un hypothétique miroir séminal à roulettes. Lui, moi, un autre... *idem*. Rien de plus interchangeable qu'un reflet aux yeux d'une alouette....

De bonnes surprises malgré tout ? Rarement. Deux trois souvenirs au hasard. Une femme, au téléphone, qui proféra un simple « bonjour » quand je décrochai, d'une voix intensément sensuelle, et avec qui je fis délicieusement l'amour quelques heures plus tard. Elle était adorable, à tous les sens du terme, et comme je suis pour ma part d'une nature très gentille, nous nous sommes fréquentés avec douceur et délice, sporadiquement mais au cours de longs mois, et toujours entendus à merveille.

Un homme à bicyclette aussi, arrêté à un feu rouge du boulevard Saint-Germain, m'observant relacer une chaussure sur le trottoir. Comme je remarquai en me relevant son regard aimable posé sur moi, il me lança dans un grand sourire tandis que le feu passait au vert et qu'il entraînait déjà sa machine du jarret : « Juste un admirateur. »

Une splendide sirène au regard rempli de désarroi qui m'explicita en long et en large pourquoi j'étais, littérairement et humainement, le plus valeureux des hommes.

Quelques autres moires encore, dont je reparlerai ailleurs, mais franchement, sur la durée, infiniment plus de haussements d'épaules et de soupirs de la glande pinéale que de sincères satisfactions.

Un jour, à Zurich, un jeune homme demanda à un génie absolu : « Puis-je baiser la main qui a écrit *Ulysses* ? – Non, répondit Joyce, elle a fait aussi bien d'autres choses. » Reconnu ? Méconnu.

Je fis immédiatement mienne cette chansonnette tirée de *Turko The Terrible*, le jour où je la découvris au début d'*Ulysse* : « *I am the boy / That can enjoy / Invisibility.* » La pantomime d'Edward Hamilton se jouait à Dublin, au Gaiety Theatre, en 1873. Joyce précise que tout le monde riait lorsque le vieux Royce entonnait ce refrain. Personne ne remarquait que l'invisibilité du garçon en question consistait précisément en son incarnation en vieux cabot...

Moi qui avais toujours joui, du moins depuis que j'écrivais, de ma bonne vieille perspicacité anonyme – car tout le paradoxe est là : plus on explore

moins on est repérable –, je m'étais donc inquiété pour rien. Nul, jamais, ne vous voit le voir. En pleine foule et en pleine lumière, le pensif reste clandestin. Pourquoi ? Parce que *strictement personne ne le lit*. Personne par conséquent ne connaît ni ses pouvoirs ni ses secrets. On l'épie, on le surveille, on le flatte ou on l'invective, mais on ne le perçoit foncièrement pas.

Au début, peu habitué à ce Milieu – la Junte des Gendelêtres – qui cumule les avantageux charmes du panier de crabes et du commissariat de police, j'étais persuadé que je me promenais avec mes phrases tatouées à même le front, comme le E mystique de ma femme. Quelle candeur ! Si je parle fort et ris aussi fréquemment aux éclats, c'est aussi pour cela : je camoufle mon sens radar de crainte qu'on ne m'entende tout analyser, tout diagnostiquer. Pourtant je dus très vite me rendre à l'évidence : rien n'est moins réciproque que la lecture dans les pensées. Le sixième sens des femmes ? Soyons sérieux. Quant aux mâles, quels abrutis !

Personne ne devine jamais à quel point il est devinable et prévisible pour peu qu'on s'applique à lui décortiquer l'arrière-fond. Lire dans les pensées est précisément ce qui rend invisible.

En même temps, être devenu une valeur d'échange dans la colossale Foire aux Reflets se révèle une expérience pleine d'enseignements. Des photographes vous appellent, ils aimeraient que vous leur accordiez une séance, ils viennent chez vous, installent leur fourbi, déplacent les meubles, dénudent les murs, vous mitraillent, repartent, vous n'entendez plus jamais parler d'eux. Quelques années plus tard vous reconnaissez par hasard un de ces clichés de votre corps dans un magazine. Le type y a apposé son copyright, il gagne sa vie comme ça. Vous sentez nettement que pour eux vous n'existez déjà plus. Votre corps est mis sur pause en attente de sa fantômisation, laquelle, faisant grimper d'un coup la valeur marchando-morbide de votre cliché, arrangera positivement les renifleurs affairés du Reflet.

Un jour, je décidai de m’amuser un peu avec ces piètres. Je me procurai une caméra vidéo et me pris à filmer systématiquement tout ce qui passait par chez moi. Jeune et jolie pigiste débutante, courtois directeur de revue, maugréants techniciens de radio, sympathiques et décérébrés étudiants en communication, studieux professeurs de sociologie appliquée, photographes munis de leur panoplie ridicule (grand réflecteur argenté pliable en huit, filtres, flashmètre et flash-parapluie) ou équipes de télé munies de toutes les options (bétacams, malettes métalliques, câbles, microphones et projos ultra puissants)...

Posée en évidence sur une étagère, captant le même plan fixe pendant des heures s’il le faut, ma caméra est utilisée tacitement selon son idéologie intrinsèque : un objet de pure *surveillance*. Bien entendu, je demande courtoisement mais fermement la permission auparavant : « Ça ne vous ennuie pas ? c’est pour mes archives... » Rares ceux qui ont osé refuser. On sent pourtant spontanément une infime démangeaison. Les arroseurs du Reflet ont horreur de se faire arroser.

À l’arrivée, la comparaison entre la cause et l’effet est souvent hilarante. Incompétence et temps perdu, telle est leur devise.

Un pigiste géant (il mesurait un mètre quatre-vingt-seize) écrivit un article fine-boucheux après avoir débarqué dans ma forteresse de solitude jaune et bordeaux (mon bureau-salon décoré par ma femme), persuadé que *Noire est la beauté*, qu’il avait à peine lu, était mon premier livre. Il s’acharna pendant une bonne heure à ne pas comprendre les mots qui s’échappaient de mes lèvres. C’étaient pourtant des phrases toutes simples, estampillées *vulgum pecus* – j’ai la fibre didactique. Fatigué de sa pesanteur, je le fis me parler de lui. Il préparait une thèse sur... Blanchot ! *Noire est la beauté* ? Blanchi est le grand sot !

Autre anecdote pêchée au royaume du Reflet : Je signe chez un petit éditeur un contrat concernant un essai sur le cinéma. Un jour, il me demande de lui indiquer une date approximative de remise du manuscrit afin de préparer la

mise en place du livre – expression consacrée dans laquelle il faut surtout entendre *mise en demeure* et *mise en joue* – ; je lui donne une date plausible. Or non seulement je prends une année de retard dans la remise du manuscrit mais un autre éditeur accepte de racheter le contrat et de publier mon livre quand il sera prêt.

Trop tard ! dit le Roi Reflet qui a déjà effectué la « mise en place » virtuelle d'un livre, lequel, à la lettre, et au moment où j'écris ces lignes, n'est toujours pas achevé. De sorte que si on se rend sur n'importe quel site internet d'une librairie en ligne, on trouvera parmi la liste de mes œuvres disponibles mon virtuel essai sur le Cinéma, *reflété* par le petit éditeur sous son titre provisoire *Le Cinéma ça n'existe pas* – titre qui n'existe plus puisque je l'ai depuis modifié en *La mort dans l'œil* – avec son prix, son code ISBN et sa ristourne comme nouveauté compris!

Le Reflet assure logiquement ses plus évanescents ravages sur Internet. Je suis tombé un jour sur le site de l'Université de Jordanie à Amman, annonçant une exposition de photos consacrée aux « *famous French novelists like Stéphane Zagdanski, Jean-Paul Sartre, Pierre Bourdieu and other* »... Difficile de surpasser ce type de n'importe quoi. Sur un autre site brésilien spécialisé dans la littérature homosexuelle où Gide apparaissait comme « gay premio Nobel da Litterarura », j'étais présenté comme l'auteur « judia » d'un livre consacré à Proust... Sur un autre site littéraire brassant très large, des citations sensées être extraites de mon dernier livre sont en réalité reprises d'un entretien donné à un magazine...

Une des caractéristiques de ce glacial et brutal royaume reste ce que j'ai nommé le tutoiement social, pour reprendre l'expression parfaite d'Artaud dans sa *Conférence du Vieux Colombier*, dont voici le contexte :

« La consience est menée, la masse inconsciente a sa police qui ne permet pas l'individualisation. Tout ce qui émerge a la tête tranchée. C'est que c'est dans l'inconscient justement qu'entre la conscience, logique, raison, déclic

discursif, déclin dialectique. Les rapports d'homme à homme ne sont pas ceux de la poste, de la radio, des rencontres, des conversations, des embrassades et du coït, *la conscience ne cesse hors milieu de conférer avec la conscience, chaque homme parle à son voisin de vive voix, puis à voix inversée et basse, non sur le plan du particulier, mais sur celui du général, et le tutoie comme s'ils avaient toujours fricoté.* »

Artaud exprime ici quelque chose de crucial, la mise en rapport entre le tutoiement et « la voix inversée et basse ». Le néologisme « inversée » est de lui, il évoque une sorte de vomissure de mots, de renvoi verbal, de revers de la médaille et de renversement des perspectives.

J'ai évoqué à ma façon le tutoiement spectaculaire dans *La Vérité nue*, à propos du 11 septembre et des suicidants palestiniens, comme « une contagion de néant ». Les terroristes ne font que manifester d'une manière radicale ce que chacun éprouve désormais, l'affaissement définitif de sa substance verbale. Chacun devient dans les moindres détails de sa vie comme ces brutes épaisses qui, lassés de chercher leurs mots lors d'une engueulade, se mettent à cogner à tue-tête pour effriter leur aphasie.

Dans l'à-tu-et-à-toi social il faut donc entendre ce cri de détresse : « Le verbe ne m'aime pas, or je suis toi, donc je te tue. » Le moi social est un toi spectral, une moitié spatiale. Au fond, l'humain de l'ère numérique – le Numéricain – est un malade du Temps, un déboussolé de la temporalité. Le temps lui manque et le Temps le manque. Plus il accumule les dérisoires gadgets de sa trépidation existentielle – téléphone portable, TGV, ordinateur, carte de crédit –, plus il investit despotiquement l'étendue, plus le Temps lui fait défaut. Comme un asphyxié se débat à la recherche de son air, le Numéricain subit à chaque seconde de sa vie de labeur fade une hémorragie de son temps vital. Il gigote à la recherche d'un temps perdu qu'il ne retrouvera jamais. Le Temps perdure pourtant partout, oxygène fluide baignant gracieusement chaque fibre du corps de n'importe quel virtuose verbal, un corps littéralement à la

page. Cela, l'asphyxié de l'Espace ne le sait pas, ne le sent pas. Le Temps détourne de lui ses dards, il dédaigne cette cible faisandée.

Heidegger, dans un splendide passage de *Logos*, une conférence prononcée le 4 mai 1951, évoque « l'orage de l'être », cible du Numéricain débordé par les tourbillons du Temps.

« Avec tous les moyens possibles, on organise un tir contre l'orage, pour qu'il ne dérange pas notre tranquillité. Mais cette tranquillité n'en est pas une. Elle n'est qu'une apathie, et tout d'abord l'apathie de l'angoisse devant la pensée. »

Ce fatal effroi explique, chez l'homme du Reflet, sa si tenace méchanceté.

Le Torquesne, septembre 2003

Stéphane Zagdanski